## ROGER LITTLE

## L'ANTIRACISME DE LÉOPOLD CHAUVEAU

Être fils d'un homme célèbre n'est jamais facile, surtout s'il est autoritaire. Auguste Chauveau (1827-1917), médecin-vétérinaire et physiologiste, trouve encore sa place dans toutes les encyclopédies générales françaises, jusqu'au *Petit Larousse*, alors que pour apprendre quelque chose sur son fils Léopold (1870-1940), il faut avoir recours à l'internet ou bien à la biographie (très complète, et enrichie de documents inédits fournis par Marc Chauveau, petit-fils de Léopold) de Jacques Poirier: *Léopold Chauveau* (1870-1940): chirurgien, écrivain, peintre et sculpteur (pour toutes les références, voir notre bibliographie à la fin de cette étude).

C'est une question postée sur Francofil, site d'échanges britannique mais de portée globale sur tout ce qui concerne les études françaises et francophones, qui m'a mis la puce à l'oreille. Un jeune traducteur anglais, Nat Paterson, avait rencontré un problème d'interprétation; ma réponse a déclenché une fructueuse conversation avec lui qui m'a incité à explorer davantage l'œuvre de Léopold Chauveau.

Il n'aurait fait des études de médecine que contraint et forcé par son père. « Léopold doit accepter à contrecœur le dictat paternel, et ne se sent le droit de s'y soustraire qu'après la mort de son père, en 1917. Sa belle-sœur, Marthe Lamy, raconte que "cette mort tardive fut pour lui un désastre : il a détesté la médecine toute sa vie : il l'a eue en horreur." [...] Quand son père, par sa mort, l'eut libéré, il put enfin s'adonner à sa passion : la littérature » (Poirier, p. 29). Il fait lui-même en revanche un important distinguo entre médecine et chirurgie, surtout en temps de guerre :

Je n'ai [...] jamais pu surmonter ce dégoût que m'inspire le malade médical, et c'est une des raisons pour lesquelles j'ai choisi plus tard de faire de la chirurgie, et une des raisons pour lesquelles j'ai pu me passionner pour la chirurgie de guerre.

Les êtres que je soignais, en temps de guerre, étaient des jeunes, fraîchement abîmés – pas des malades – des bien portants à qui subitement un malheur était arrivé. (Cité par Poirier, p. 43.)

Ses romans sont tombés dans un oubli total; en revanche, il a beaucoup écrit pour les enfants (pour *ses* enfants dans un premier temps) et ces ouvrages ont été réédités, traduits (en tchèque et en japonais) et ont même inspiré un film d'animation japonais (voir https://www.youtube.com/watch?v=yhIEIgTX6v0). Pour notre bonheur, le livre qu'il a composé sur ses expériences de médecin major pendant la Grande Guerre, *Derrière la bataille*, a été réédité en 2017, augmenté d'une suite inédite, cent ans après sa première publication.

Ce livre est fait d'« instantanés », analogue en cela à l'ouvrage de ce titre d'Alain Robbe-Grillet : à chaque patient sont consacrées deux ou trois pages, parfois une seule. La presse parle de « vignettes », de « croquis », d'« esquisses » (voir Poirier, p. 53-54) où perce l'antimilitarisme de l'auteur. Le témoignage est ainsi, littérairement, très différent de celui de *La Vie des martyrs* de Georges Duhamel, autre médecin major écrivain dont l'ouvrage a été publié, tout comme *Derrière la bataille*, en avril 1917. John Norton Cru compare Chauveau plutôt favorablement à Duhamel (mais on connaît ses partis pris) et essaie de comprendre la différence de notoriété entre les deux : « l'œuvre de Chauveau, aussi bien écrite pourtant, [est] peut-être aussi plus simple, plus près de l'expérience réelle de l'écrivain » (*Témoins*, p. 584). On dirait souvent des poèmes en prose ; ce sont toujours des témoignages où l'on reconnaît une grande empathie entre le docteur et ses patients, même si certains de ces derniers arrivent parfois à l'agacer.

Les premières publications de Léopold Chauveau empruntent aussi la forme courte mais sont empreintes de pessimisme. Ses neuf textes parus dans *La Nouvelle Revue française* de mai 1913 portent le titre : « Proses », mais on dirait des poèmes en prose. Jacques Poirier en donne des échantillons, p. 208-209. Quant à *L'Ombre du pantin*, publié Au Sans Pareil en 1924, c'est « un recueil de brefs propos (de quelques lignes à une page et demie), dont la formule et la teneur ne sont pas sans évoquer d'un côté *Les Nourritures terrestres* de Gide et de l'autre les *Propos* d'Alain » (Poirier, p. 179). Une série de « Cartes postales » et d'autres textes inédits – *Déchets* et *Constatations et préceptes* –, partiellement révélés dans cette magistrale biographie, témoignent du goût de la concision chez Chauveau : « C'est la forme qui convient à mes moyens, à mon haleine courte. Brièveté, concision dans lesquelles je me plais, que je me plais à porter vers la plus grande perfection » (Poirier, p. 206).

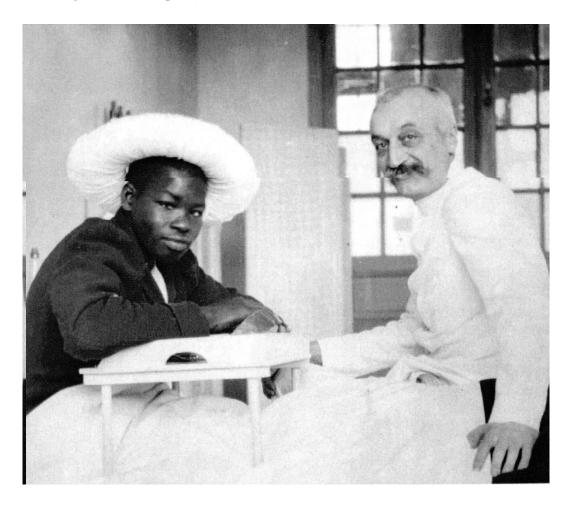
Un texte du recueil *Derrière la bataille* se distingue par sa relative longueur : les pages 85 à 93 sont consacrées à Moussa, patient noir à la jambe brisée dont le portrait photographique, avec celui de Chauveau, orne la couverture de la nouvelle édition (voir ci-dessous). Son pays d'origine n'est pas précisé, mais il a dû être l'un des nombreux tirailleurs dits sénégalais et son prénom suggère une appartenance musulmane. (Un autre tirailleur sénégalais, du nom de Kayéra, se trouve, p. 171-172 – je cite systématiquement les rééditions –, dans la « Suite inédite » du même ouvrage. On y trouve la même connivence entre docteur et patient.)

On dit du mal de Moussa : « il mordait les infirmières, menaçait les médecins et n'était, me dit-on, que le plus méchant et le plus intraitable des sauvages » (p. 85). On le soupçonne même d'anthropophagie. Grâce au traitement de Chauveau, « il s'est apprivoisé », devenant « grand enfant » comme tant d'autres Noirs aux yeux des Blancs de l'époque. Le « parler tirailleur » est fidèlement traduit : obligé de se déplacer en fauteuil roulant, il réclame plutôt des béquilles (qu'il prononce à sa façon) : « Hé! non! la voiture y en a pas bon, donne-moi béquiles ». Un refus renouvelé donne lieu à un jeu de plus en plus bon enfant entre médecin et patient.

« Une circulaire ministérielle prescrit de réunir tous les blessés musulmans dans certains hôpitaux qui leur seront réservés, pendant la durée du Ramadan, afin qu'ils puissent y jeûner, selon les préceptes du Prophète » (p. 92). Interrogé, Moussa se dit

musulman et désireux de faire le Ramadan. Chauveau n'en est pas convaincu, mais ne donne pas les raisons de son doute. Le lendemain, jour du transfèrement requis par la circulaire, Chauveau interroge Moussa de nouveau :

- Voyons, Moussa, es-tu musulman, oui ou non?
- Moi comprends pas musulman.
- Alors pourquoi m'as-tu dit hier que tu étais musulman [...]?
- Moi musulman pour rester ici, pas musulman pour aller dans un autre hôpital.
- Nom d'une pipe! Moussa! Es-tu musulman, oui ou non, à la fin?
- Comme tu veux. Moi je veux rester avec toi.
- Alors veux-tu faire Ramadan?
- Moi connais pas Ramadan ? Qu'est c'est ça Ramadan ?Je garde Moussa. (p. 93)



Moussa et Léopold Chauveau Photo de couverture, *Derrière la bataille*, édition de 2017

On comprend pourquoi le passage a laissé perplexe le traducteur anglais. La contradiction n'a de sens que si l'on accepte que Moussa, musulman ou non (mais son prénom fait supposer qu'il l'est et son faciès suggère une origine en une Afrique « noire », occidentale ou équatoriale, largement islamisée; un spécialiste pourrait éventuellement préciser son ethnie), répond selon ce qu'il perçoit comme son intérêt.

Les très bons rapports qu'il a forgés avec son chirurgien primeraient sur les obligations éventuelles de sa foi. Le « sauvage » a une finesse insoupçonnée, une intelligence sans doute en l'occurrence intéressée, mais réelle. Chauveau le reconnaît en le gardant auprès de lui.

On connaît d'autres portraits sympathiques de tirailleurs sénégalais : ceux de Lucie Cousturier, par exemple, dans *Des inconnus chez moi* et *Mes inconnus chez eux*. Mais les vignettes de Chauveau me font penser aussi à celle qu'Hélène de Gobineau, prenant une belle revanche sur les vues du grand-père de son mari, a retracées dans *Noblesse d'Afrique*. L'expression sensible des rencontres de ces deux femmes avec leurs « frères noirs » au cours des guerres mondiales successives est tout à leur honneur et sont à placer aux côtés du portrait de Moussa fait par Chauveau.

\* \*\*

On ne s'attendrait pas à trouver dans des livres pour enfants l'expression d'une telle sympathie poussée encore plus loin, jusqu'à une expression franche d'antiracisme, voire d'anticolonialisme. Mais le chirurgien a vu, de ses propres yeux vu, que sous l'épiderme les corps blessés, brisés, meurtris, sont tous les mêmes. Dans Les Cures merveilleuses du docteur Popotame, suite de contes dont la majorité est située en une Afrique occidentale rêvée par l'auteur (car s'il est allé en Algérie, il n'a jamais mis les pieds en Afrique subsaharienne), où le docteur Popotame est l'alter hippo du docteur Chauveau, tout est transposé au monde animal. De brèves histoires s'enchaînent parmi d'autres plus longues, pénétrées toutes d'une logique loufoque où les capacités de guérison du docteur Popotame sont tout à fait miraculeuses.

« Le Crocodile » commence par un coup de fusil : c'est un Blanc, dans une pirogue pagayée par un Noir, qui le tire. « Popotame s'approcha sans bruit, happa la pirogue par le milieu, la coupa, happa ensuite le chasseur blanc et le broya entre des [sic, pour ses ?] dents. / Il ne s'occupa pas du nègre » (p. 36). Mais les deux infirmiers noirs de Popotame sont à leur tour, à la fin de l'histoire, mangés par le crocodile, le second présenté même à sa gueule par le docteur. Il est souvent question, dans ces contes, d'ingurgitation, de déglutition et de digestion : outre des aliments normaux (dattes, bananes, foin, champignon – même vénéneux –, purées, bouillies, cochon de lait), il y a une queue d'éléphant, une girafe, un gardien, « un éléphant à moitié mort de vieillesse, un hippopotame poussif », « les Blancs », un pêcheur, un phoque, un tapir, le cousin d'un ogre... : tout y passe. Obsession de Chauveau ou reconnaissance de sa part que les enfants s'y intéressent passionnément ?

Dans l'extrait suivant, qui figure dans une section intitulée « Les Méfaits de l'homme blanc », le docteur Popotame retrouve après un séjour à Paris (où il a ingurgité le gardien du Jardin des Plantes qui l'avait retenu trop longtemps à son goût) une famille d'éléphants sur laquelle il avait déjà effectué des guérisons remarquables – Tobi, sa femme Toba et leur fils Tobu :

- Et ici ? quoi de nouveau ?
- Tobi secoua la tête.
- Rien de bon.
- Quoi de mauvais, alors ?
- Depuis votre départ, plusieurs hommes blancs se sont installés dans le pays, et d'autres arrivent tous les jours.
  - Diable! fit Popotame. Mauvaise affaire! vous avez raison. (p. 79)

Disculpant les « nègres », qui ne tuent les vieux éléphants que pour les manger, les Blancs sont en revanche exécrés : « Avec leurs fusils perfectionnés ils nous massacrent sans choix ni discrétion ». Et Tobi de poursuivre : « Si c'était encore pour se nourrir ! mais ouiche ! [...] Souvent même ils ne mangent rien du tout, sont contents, disent-ils, d'avoir tiré un beau coup de fusil et nous arrachent les dents », pour finir sur une note encore plus désabusée : « Savez-vous ce qu'ils en font ? Des boules de billard, des coupe-papiers et autres stupides babioles » (p. 79-80).

- Enfin, dit Tobi, les nègres et les Blancs appartiennent à la même espèce l'espèce humaine. Pouvez-vous m'expliquer, docteur, pourquoi les nègres sont si supérieurs aux blancs ?
  - Parce qu'ils sont noirs. Je ne vois pas d'autre raison.
- Alors vous croyez que si les blancs étaient noirs ils seraient aussi bons que les nègres ?
  - Je le crois. (p. 80)

Relativiser de la sorte la commune condition humaine, même dans un registre enfantin, prôner la supériorité des Noirs sur les Blancs, comme le fera Claude Aveline dans *Baba Diène et Morceau-de-sucre* avec des illustrations de Jean Bruller (qu'on connaît davantage sans doute sous son pseudonyme de Vercors), donne suite à des réflexions qui honoreraient bien des adultes. Dans la section suivante, qui a pour titre « Eurêka », le docteur Popotame imagine une peinture indélébile :

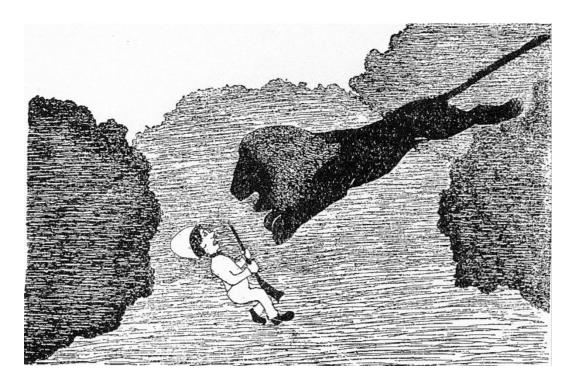
Pour notre affaire, deux choses:

Primo : supprimer les Blancs déjà entrés dans le pays. Facile ! Les lions, si on les encourage un peu, s'en chargeront.

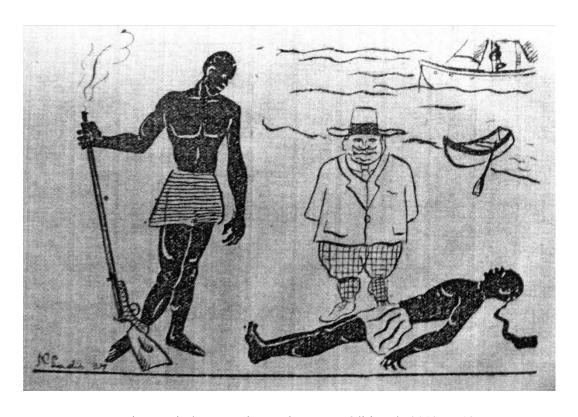
Secundo: empêcher qu'il en vienne d'autres. Difficile! Je tourne la difficulté. Sur le chemin qui conduit des pays étrangers chez nous, nous creusons une fosse. Nous remplissons de peinture – une peinture spéciale que j'inventerai – le noir Popotame – nous recouvrons de branchages légers – un peu de terre par-dessus! Tout individu qui veut entrer chez nous tombe là-dedans, en sort noir comme un nègre.

- Et bon comme un nègre ! s'écria Tobi. Idée magnifique ! Idée de génie !
- Je le crois, fit modestement Popotame. (p. 82)

Ces écrits sont accompagnés de dessins naïfs qui rappellent étrangement ceux qui accompagnent le texte de Lamine Senghor : *Violation d'un pays*, publié la même année, 1927, et réédité dans une présentation de David Murphy :



Dessin de Léopold Chauveau illustrant Les Cures merveilleuses du docteur Popotame, p. [89]



Dessin extrait de La Violation d'un pays, édition de 2013, p. 13

Si le style expressif n'est pas le même, la pensée humaniste, antiraciste et anticolonialiste est du même ordre, accompagnée d'ailleurs chez Chauveau par un souci écologique, naturiste (comme chez Paul Vigné d'Octon) et même végétarien rare pour son temps (un antécédent serait un ouvrage de 1684 : Friendly Advice to the Gentlemen-Planters of the East and West Indies de Philotheos Physiologus, pseudonyme de Thomas Tryon), mais aujourd'hui sur toutes les lèvres. Pour être enfantin, le conte de Chauveau, « compagnon de route » dans l'entre-deux-guerres sans jamais prendre la carte du parti, mérite une comparaison plus poussée avec le petit livre anticolonialiste de Senghor.

Un Blanc tombe dans le piège à peinture construite selon le schéma imaginé par le docteur Popotame :

Il était si noir, il devint si bon qu'il ne fit plus jamais de mal à aucune bête. Il ne mangea que des légumes pendant le reste de sa vie.

Et chaque fois qu'un blanc voulut entrer dans le pays des éléphants, la même chose lui arriva, exactement. Il devint noir, bon et végétarien.

Lorsque les lions eurent dévoré les trois ou quatre Européens qui étaient déjà entrés dans le pays avant le retour de Popotame, les animaux vécurent tranquilles, se mangeant les uns les autres selon la nécessité. (p. 84)

Dans sa préface à *La Violation d'un pays*, le communiste Paul Vaillant-Couturier reconnaît le pamphlet « comme une légende merveilleuse, aussi cruelle que les contes d'enfant qui forment le fond du folklore de tous les peuples » (p. 3). Il y aurait donc une parenté insoupçonnée entre les deux ouvrages : ni Senghor ni Vaillant-Cousturier ne sont mentionnés dans la biographie de Poirier et Chauveau ne figure pas dans la présentation de Senghor que fait David Murphy. La classification à part des ouvrages pour enfants est sans doute en partie responsable de cet oubli. Mais il y a une naïveté (volontaire ?) commune manifeste dans les dessins chez Senghor comme de Chauveau et aussi, exprimés certes très différemment, dans les textes. Alors que ce dernier écrit pour les enfants et déploie librement son imagination d'homme instruit qui cache son instruction, au point de prétendre ignorer l'origine du mot « eurêka » (p. 44), Senghor s'anime viscéralement contre le colonialisme, mû par sa légitime détestation d'un système injuste et inique.

Tenant à limiter cette présentation de l'œuvre de Léopold Chauveau à ce qui peut intéresser les adhérents de la SIELEC, j'invite mes lecteurs à en prendre connaissance. Hormis la comparaison que l'on peut faire avec Lamine Senghor, il y aurait clairement un développement à faire sur les médecins majors écrivains de la première guerre mondiale, Georges Duhamel au premier chef, et avec Léon Werth et son *Clavel chez les majors* (Paris, Albin Michel, 1919; Paris, Viviane Hamy, 2006) où figurent quelques tirailleurs sénégalais hospitalisés. Les pistes de recherche qui passent par Léopold Chauveau sont nombreuses et variées.

Roger Little Ancien titulaire de la chaire de français (1776) de Trinity College, Université de Dublin (rlittle@tcd.ie)

- Bibliographie:
- Alain [Émile Chartier], *Propos* [1920], Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2 tomes, 1956 et 1970
- Aveline, Claude, *Baba Diène et Morceau-de-sucre*, 30 illustrations de Jean Bruller, Paris, Gallimard, 1937
- Chauveau, Léopold, *Les Cures merveilleuses du docteur Popotame*, Paris, Les Arts et le Livre, 1927; Nantes, Éditions MeMo, 2016, postface de Michèle Cochet
- Chauveau, Léopold, *Derrière la bataille*, Paris, Payot, 1917; Montceaux-lès-Meaux, Éditions Fiacre, 2017: édition établie par Damien Blanchard et présentée par Jacques Poirier
- Chauveau, Léopold, L'Ombre du pantin, Paris, Au Sans Pareil, 1924
- Chauveau, Léopold, « Proses », La Nouvelle Revue française (mai 1913)
- Cousturier, Lucie, *Des inconnus chez moi* [1920], Paris, L'Harmattan, « Autrement Mêmes », 2001
- Cousturier, Lucie, *Mes inconnus chez eux* [1925], Paris, L'Harmattan, « Autrement Mêmes », 2003
- Cru, John Norton, *Témoins : essai d'analyse et de critique des souvenir de combattants édités en français de 1915 à 1928* [1929], P. U. de Nancy, 2006
- Duhamel, Georges, *La Vie des martyrs*, Paris, Mercure de France, 1917; repr. in *La Vie des martyrs et autres écrits des temps de guerre*, Paris, Omnibus, 2005, préface de Jean-Jacques Becker
- Gide, André, *Les Nourritures terrestres*, Paris, Mercure de France, 1897; Paris, Gallimard, « Folio », 1972
- Gobineau, Hélène de, *Noblesse d'Afrique*, Paris, Fasquelle, 1946 ; Paris, Présence africaine, 2014
- Physiologus, Philotheos (pseudonyme de Thomas Tryon), *Friendly Advice to the Gentlemen-Planters of the East and West Indies*, Londres, Imp. Andrew Sowle, 1684. Une première traduction française faite par Marie Blom et présentée par Daniel Carey est en préparation dans la collection « Autrement Mêmes »
- Poirier, Jacques, *Léopold Chauveau (1870-1940) : chirurgien, écrivain, peintre et sculpteur,* Paris, Hermann, 2016
- Robbe-Grillet, Alain, Instantanés, Paris, Éditions de Minuit, 1962
- Roche, Christian, Paul Vigné d'Octon 1859-1943 : les combats d'un esprit libre, de l'anticolonialisme au naturisme, Paris, L'Harmattan, 2009
- Senghor, Lamine, *Violation d'un pays*, Paris, Bureau d'édition, de diffusion et de publicité, 1927, préface de Paul Vaillant-Couturier; Paris, L'Harmattan, « Autrement Mêmes », prés. David Murphy, 2013
- Werth, Léon, Clavel chez les majors [1919], Paris, Viviane Hamy, 2006